

La Nation

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Journal vaudois

A propos de la culture suisse

Dès qu'on parle du report d'une ou deux années de l'enseignement du français dans l'un ou l'autre canton suisse allemand, les journaux et les politiciens déplorent à grands cris un coup porté à la culture suisse. Existe-t-il vraiment une culture suisse?

Culture est un mot trop souvent utilisé pour avoir une définition bien précise. Dans son sens restreint, elle désigne une relation de la personne aux arts de l'esprit, à la musique, à la peinture et à la sculpture, à la littérature et la poésie, à l'histoire, à la philosophie. On pourrait dire: à tout ce qui lui est nécessaire sans lui être directement utile.

C'est dans cette acception qu'on dit de quelqu'un qu'il est cultivé. Sa culture lui élève l'esprit et lui permet de tenir son rôle dans la société, d'avoir une conversation raisonnable, intéressante, enrichissante avec d'autres personnes, cultivées ou non. Elle lui permet de jouir des productions artistiques aussi bien contemporaines qu'anciennes. Elle lui fait voir mille relations différenciées entre les choses et les êtres. Le monde est pour l'homme cultivé comme une immense caisse de résonance où tout renvoie à tout.

L'homme cultivé conserve une légère distance d'avec sa culture, ce qui le distingue de l'autodidacte, pour qui se cultiver consiste à amasser un énorme

stock de connaissances particulières, qu'il gère de l'extérieur et s'acharne à faire valoir en public. L'homme cultivé pratique au contraire la discrétion, par respect d'autrui et sens des proportions.

Pour certains, la culture s'étend au-delà des activités proprement artistiques ou littéraires. Elle touche à l'artisanat de luxe, par exemple, à la joaillerie, à la reliure, à l'ébénisterie, à la poterie, au *design* de meubles et d'ustensiles, à la mode. Ces métiers créent des objets qu'on utilise, mais ils sont plus qu'utiles. Par le sentiment de perfection que nous inspire leur adéquation à leur fonction utilitaire, ils touchent à la beauté, contredisant ainsi Théophile Gauthier qui professait que *tout ce qui est utile est laid*.

Les remarques ci-dessus peuvent d'ailleurs s'appliquer à la plupart des métiers, à l'architecture et au génie civil, à l'imprimerie et à l'édition, à l'industrie, à l'urbanisme, à la médecine et à l'agriculture... Même les institutions politiques font partie de la culture quand, nées de l'histoire, elles ne sont pas de simples schémas juridiques et administratifs, mais expriment, cadrent et protègent l'identité collective.

Cela nous conduit sans heurt à la définition générale de la culture, qui est l'ensemble des productions matérielles et immatérielles d'une communauté

humaine. Cette culture imbibe tout le monde, du haut en bas de l'échelle sociale. Elle s'étend non seulement à tout, mais aussi à tous, et le plus illettré émerge encore à la culture où il a grandi.

Cette conception renvoie non à un individu cultivé, mais à une réalité collective historique: la culture française, la culture allemande... la culture vaudoise, la culture suisse.

Laissons la culture vaudoise, qui nous entraînerait trop loin, et revenons à la culture suisse.

Il ne s'agit pas de se battre les flancs pour dénicher à tout prix des «racines culturelles suisses» qui seraient communes à Friedrich Dürrenmatt et à Charles-Ferdinand Ramuz, à Ferdinand Hodler et à Félix Vallotton, à Frank Martin et à Arthur Honegger, et qui constitueraient l'essence de la culture suisse.

Il ne s'agit pas non plus de ce fameux quadrilinguisme qu'à peu près aucun Suisse ne maîtrise et dont nous avons pris l'habitude de nous vanter sans trop de mesure.

Ce qu'on peut désigner comme la culture suisse, outre le goût de la stabilité, du travail bien fait et des machines-outils, c'est un certain esprit de conciliation et de compromis né de la nécessité de faire vivre côte à côte

des peuples cantonaux fort différents par la religion, la langue, l'histoire et les mœurs. De ce compagnonnage délicat, la Suisse a déduit une neutralité politique ombrageuse, consciente de ce que tout engagement extérieur risquait de disloquer l'assemblage fédéral. Cette routine diplomatique a engendré une certaine disposition pour les bons offices, ainsi que pour le débat argumenté plutôt que polémique.

Cette culture de la coexistence pacifique est facilitée par le fait que la Suisse n'a jamais connu de guerre civile massacreuse. La guerre du *Sonderbund*, gagnée en peu de jours et avec peu de morts par un général qui, à l'ancienne, visait une paix à laquelle seraient associés les vaincus, n'a pas suscité de rancœurs durables. La Suisse n'est pas minée par un de ces contentieux historiques dont la France n'arrive pas à se débarrasser. En ceci, elle a conservé quelque chose de médiéval.

La capacité suisse de trouver des synthèses et des arrangements s'exprime aussi dans le domaine du travail à travers ce chef-d'œuvre social que sont les tractations entre syndicats ouvriers et patronaux, ainsi que par un respect – insuffisant – de l'autonomie des cantons et, dans les cantons, selon leur histoire, des communes.

Tout Suisse cultivé sait cela.

Olivier Delacrétaz

Juvenilia CXXXI

Les deux adversaires s'étaient réconciliés..., puis s'étaient souri... / On ne les avait jamais vu... danser avec autant de passion. / Je les ai fait... sortir. / Etc. Toute la classe est plongée dans la résolution de ces épineux accords de participes passés. Le silence et la concentration ne sont troublés que par Victor qui s'applique à imiter Petit-Gervais et ses quarante sous:

– Victor, peux-tu cesser de jouer avec cette pièce de monnaie?

– Je ne joue pas. Comme je ne comprends rien à vos participes, je me suis rendu compte que j'obtenais les mêmes résultats en faisant pile ou face qu'en appliquant de fastidieux raisonnements.

J.-B. R.

Entretiens du mercredi

Ces entretiens ont lieu le mercredi à 20h00 dans nos locaux de la place Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne. Ils sont publics. L'entrée est gratuite.

31 mai: **Vie privée sur internet contre intelligence économique: quelques perspectives**, avec Dimitri Percia David, doctorant en systèmes d'information à HEC Lausanne et collaborateur scientifique à l'académie militaire à l'EPF de Zurich

7 juin: **Qu'est-ce que le droit naturel?** avec Denis Ramelet, rédacteur à *La Nation* et docteur en droit

14 juin: **Le terrorisme en Suisse (1898-1908)** avec Michel Pahud, historien. (*Dernier entretien de la saison*)

www.ligue-vaudoise.ch/mercredis



Chanson douce de Leïla Slimani

Plus de six mois après sa lecture, la petite berceuse macabre de *Chanson douce*¹, prix Goncourt 2016, me trotte dans la tête de manière obsessionnelle comme une rengaine dont on ne parvient pas à se débarrasser. Pourquoi? Tout simplement parce qu'à partir de choses extrêmement quotidiennes dont la littérature parle peu, ou tout au moins pas de manière aussi centrale, à ma connaissance, l'auteur esquisse un tableau saisissant de la condition des femmes modernes et de la France d'aujourd'hui.

Ce roman aborde le sujet, si omniprésent dans la vie des couples modernes, et pourtant si peu traité dans la littérature, de la garde des enfants quand les deux parents travaillent et des rapports très complexes de ceux-ci – et plus particulièrement de la mère – avec celle qui les remplace auprès de leurs enfants: la nounou. Il n'est pas fait pour les rassurer puisqu'il explore leur pire cauchemar. La nourrice des Massé, en apparence idéale, égorge les deux enfants dont elle a la garde dans un accès de mélancolie délirante.

Écrit au scalpel, le roman de Leïla Slimani offre une pluralité de thèmes et de lectures possibles qui en fait toute la richesse: sociologique, psychologique voire psychanalytique, et, c'est plus risqué, politique.

Désarroi de la mère au foyer

En premier lieu, il sonde avec honnêteté la difficile condition d'une catégorie de femmes modernes, écartelées entre amour maternel et ambition professionnelle.

Myriam et Paul sont des bobos parisiens, deux *adultescents* comme les décrit Slimani elle-même, terme qui désigne ces jeunes gens peinants à sortir de l'âge de l'insouciance pour entrer dans celui des contraintes et des responsabilités, si typiques de la psychologie contemporaine. Paul travaille dans le milieu artistique de la production musicale. Myriam, tombée enceinte de Mila à la fin de ses études de droit, avant d'entrer sur le marché du travail, se consacre à sa fille à plein temps, enfant difficile réclamant une attention constante. Mais alors qu'elle semblait s'épanouir dans cette dyade fusionnelle, elle déchantait à l'arrivée de son deuxième enfant, Adam, dix-huit mois plus tard.

Elle ne mesurait pas l'ampleur de ce qui s'annonçait. Avec deux enfants tout est devenu plus compliqué: faire les courses, donner le bain, aller chez le médecin, faire le ménage. [...] Les journées d'hiver lui ont paru interminables. Les caprices de Mila l'insupportaient, les premiers babillonnements d'Adam lui étaient indifférents. Elle ressentait chaque jour un peu plus le besoin de marcher seule, et avait envie de hurler comme une folle dans la rue. «Ils me devorent vivante» se disait-elle parfois.

Le cocon devient prison et l'amour maternel se mue en ressentiment. Myriam finit par se sentir totalement piégée entre les murs étouffants de son appartement parisien et n'aspire plus qu'à la fuite:

En rentrant chez elle, elle était totalement abattue. Elle a regardé Mila qui jouait tranquillement. Elle a donné le bain au bébé et elle s'est dit que ce bonheur-là, ce bonheur simple, muet, carcéral, ne suffisait pas à la consoler.

Et puis, il y a le regard méprisant de la société sur les mères au foyer interiorisé par Myriam et décuplant son mal-être. Dans les dîners mondains, elle a honte de son statut minable de «desperate housewife» et de son quotidien incolore:

A quel point elle se sentait mourir de n'avoir rien d'autre à raconter que les pitiétés des enfants et les conversations entre des inconnus qu'elle épiait au supermarché. [...] Plus que tout, elle craignait les inconnus. Ceux qui demandaient innocemment ce qu'elle faisait comme métier et qui se détournèrent à l'évocation d'une vie au foyer.

Après sa rencontre fortuite avec un ami d'études, elle imagine qu'il téléphone à d'anciens copains pour leur raconter la vie pathétique de Myriam qui «ne ressemble plus à rien» et «qui n'a pas eu la carrière qu'on pensait.»

Déchirement intérieur de la *carrier woman*

Mais après avoir retrouvé un travail passionnant, exigeant et valorisant dans un cabinet d'avocats grâce à cette rencontre, Myriam se plaint «de ne jamais voir ses enfants, de souffrir de cette existence effrénée où personne ne lui faisait de cadeau.»

A l'affection maternelle frustrée et au surmenage s'ajoute la culpabilité

lorsque, convoquée par l'institutrice de sa fille pour discuter d'un incident la concernant, elle s'entend asséner un discours rétrograde qui la révolte mais qui appuie précisément là où ça fait mal:

C'est le mal du siècle. Tous ces pauvres enfants sont livrés à eux-mêmes, pendant que les parents sont dévorés par la même ambition. [...] Et bien sûr, c'est nous qui subissons tout. Les petits nous font payer leurs angoisses et leur sentiment d'abandon.

Culpabilité qui atteint son paroxysme lorsque sa propre belle-mère, soixante-huitarde sur le retour, bohème mais pas bourgeoise, lui reproche son arrivisme effréné et sa démission dans l'éducation de ses enfants qu'elle l'accuse de faire entièrement reposer sur sa nourrice.

L'adultescente attardée découvre que le bonheur idéal des magazines féminins – maternité comblée menée de front avec une carrière épanouissante – est hors de portée de la grande majorité des femmes et que, dans ce monde imparfait, elles n'ont souvent le choix qu'entre deux maux:

Elle s'était rendu compte qu'elle ne pourrait plus jamais vivre sans avoir le sentiment d'être incomplète, de faire mal les choses, de sacrifier un pan de sa vie au profit d'un autre.

Entre déchirement intérieur, culpabilité, surmenage et conflit de générations, la vie des *carrier-women* selon Leïla Slimani ne semble guère plus enviable que celles de nos grands-mères.

Conflit de classes entre mère et nounou

Mais pour que Myriam en arrive au constat désabusé qui précède, il a d'abord fallu trouver une solution à la garde des deux enfants et c'est à ce carrefour décisif de la vie des Massé que Louise est entrée en scène.

Après avoir réussi haut la main le casting de nounous organisé par le couple, cette femme d'une cinquantaine d'années s'impose bientôt dans leur foyer comme une indispensable fée du logis.

Pour cerner la personnalité de Louise, la peinture du monde des bobos alterne avec celle d'un milieu précaire de Françaises déclassées et d'immigrées sans papiers, toutes sous-éduquées, vivier dans

lequel sont recrutées la plupart des nourrices.

Leïla Slimani explore alors un pan peu étudié de «lutte des classes» entre mère et nourrice et le lent processus de basculement dans la monstruosité d'une femme banale en voie de précarisation.

Louise, dont le prénom désuet, les cols claudine et les talents de parfaite ménagère évoquent une France surannée, est une femme psychologiquement fragile, esseulée, inadaptée à la modernité par manque de formation et qui, pour gagner sa vie, s'est toujours occupée des personnes appartenant au deux bouts de la chaîne des âges et dont personne ne veut plus se charger: les vieillards gâteux et les enfants gâtés; rares tâches dans la société contemporaine ne réclamant aucun diplôme, mais nécessitant une bonne dose d'abnégation et de patience.

Enceinte d'un amant de passage, elle a épousé Jacques, un paresseux, envieux et vaniteux, qui l'humilie sans cesse, lui reprochant «son âme de carpette, à

masser la merde et le vomis des mioches» et passant ses journées à fomenter des procès contre ses employeurs et à appuyer «frénétiquement sur les boutons de sa télé-

commande, comme un gosse rendu idiot par trop de jouets.» Pitoyable parangon d'une France acharnée à revendiquer des droits et abruti par la télé, à sa mort, il ne laisse à Louise qu'un monceau de dettes auxquelles elle ne comprend rien et qu'elle va s'acharner à fuir dans une phobie administrative sans espoir.

Par nécessité, Louise a négligé sa propre fille, Stéphanie, pour accorder toute son énergie aux enfants de ses employeurs. Celle-ci file du mauvais coton et finit par se faire renvoyer de son lycée, ce qui déclenche une colère d'une violence inquiétante chez Louise, qui voit sa fille rater sa seule chance d'échapper à un sort précaire identique au sien par le moyen des études. Les ponts entre elle et Stéphanie sont brutalement rompus.

Louise est à cette étape de sa descente dans l'enfer de la solitude et de la pauvreté lorsqu'elle croise la route des Massé. Elle va se raccrocher à leur foyer comme à sa dernière planche de salut et comme à une famille de substitution.

Mais les jeunes gens, trop accaparés par leur vie trépidante et leurs propres ambitions, ignorent tout des angoisses de déclassé et de déréliction qui rongent Louise, trop fière et trop verrouillée pour les leur laisser suspecter. Non qu'ils soient des patrons méprisants ou arrogants! Ils essaient au contraire de lui donner le sentiment qu'elle est une amie de la famille plutôt qu'une employée, mais ces heureux privilégiés ne peuvent sonder la gravité de son mal-être, ni imaginer dans quelle détresse financière elle se débat, et encore moins réaliser à quel point ils la surchargent de travail.

La méfiance de Myriam va pourtant finir par être alertée par le poulet que Louise a récupéré dans la poubelle et dont elle a laissé la carcasse parfaitement nettoyée sur la table de la cuisine, comme un reproche qu'elle lui adresserait: symbole d'une profonde incommunicabilité entre privilégiés qui gaspillent et pauvres qui rongent les restes

jusqu'à l'os. A partir de là, «les silences et les malentendus ont tout infecté». Le gouffre d'incompréhension entre le couple et sa nounou ne va cesser de se creuser jusqu'au drame final:

Paul et Myriam ferment sur elle des portes qu'elle voudrait défoncer. Elle n'a qu'une envie: faire monde avec eux, trouver sa place, s'y loger, creuser une niche, un terrier, un coin chaud.

Alors qu'au même moment, Myriam ne pense plus qu'à la meilleure façon de la licencier, Louise, percevant cette hostilité, s'enfonce dans la dépression qui était celle de Myriam avant son arrivée, mais plusieurs crans plus bas et, comme elle, en miroir, ne supporte plus les enfants: «[Elle] n'en peut plus. Elle n'a plus d'indulgence pour les pleurs, les caprices, les joies hystériques. Il lui prend parfois l'envie de poser ses doigts autour du cou d'Adam et de secouer jusqu'à ce qu'il s'évanouisse.» La fée du logis se métamorphose en sorcière et, comme «ces mères duplices qui, dans les contes, abandonnent leurs enfants aux ténèbres d'une forêt», elle accomplit le geste fatal que Myriam craignait d'accomplir en restant à la maison. Louise est le double maléfique de Myriam.

Ce roman, qui fait éprouver «terreur et pitié» au lecteur, a une vocation cathartique ainsi qu'un rôle d'exorcisme de peurs fondamentales et de désirs inavouables et inavoués des parents d'aujourd'hui.

Une allégorie politique

Dans les recensions consacrées à ce roman, personne, à ma connaissance, n'a relevé l'inversion de rôle opérée par Leïla Slimani par rapport au fait divers américain originel dont elle reconnaît s'être inspirée. Dans celui-ci, la nounou meurtrière était une émigrée d'origine dominicaine au service d'une famille américaine. Dans le roman, c'est la mère, Myriam, qui est une jeune femme d'origine maghrébine et la bonne d'enfant une Française de souche. Mais Myriam, contrairement aux clichés classiques sur les immigrés ou les descendants d'immigrés, est une jeune femme parfaitement assimilée, au bénéfice de brillantes études et qui s'est fondue dans sa culture d'adoption jusqu'à contracter un mariage mixte. Quant à Louise, c'est une Française déclassée, sous-éduquée, atomisée, en quête d'identité et de liens sociaux, et à l'estime d'elle-même laminée.

Il est tentant d'interpréter symboliquement ce renversement en lisant le livre comme une allégorie politique: la France profonde et déclassée en perte d'identité pourrait basculer dans le délire et le ressentiment et assassiner métaphoriquement les enfants de l'immigration parfaitement assimilés, en votant Front National par exemple. Mais la littérature n'est pas l'idéologie et il pourrait tout aussi bien être lu comme une fable montrant l'incapacité d'une élite privilégiée et multiculturelle à comprendre les angoisses d'une frange précarisée de ce pays en perte d'identité.

En «[plongeant] les mains dans l'âme pourrissante de Louise» pour essayer de la comprendre, Leïla Slimani, comme la policière chargée de l'enquête finale, plonge dans l'âme de la France féminine déclassée pour tenter de la décrypter.

Laurence Benoit

¹ Leïla Slimani, *Chanson douce*, Gallimard, 2016.

Les laïcs dans l'Église

Dans son ouvrage sur l'Église libre¹, Jean-Pierre Bastian souligne que l'ecclésiologie libriste était fondée sur la communauté des fidèles, alors que l'Église nationale reposait sur un corps pastoral desservant l'ensemble du territoire. Aujourd'hui, l'Église évangélique réformée (EERV) présente un visage clérical où les ministres organisent et gèrent les activités de l'Église et des paroisses avec le soutien de bénévoles².

La diminution du nombre des ministres et des vocations appelle à valoriser la place des laïcs, à leur faire confiance pour conduire des groupes, des activités, des célébrations. Cette pression pratique n'est pas uniquement une contrainte, mais aussi une occasion de revenir à une ecclésiologie fondamentalement réformée³ et à développer l'aspect communautaire dans notre vie d'Église.

Les pasteurs doivent se recentrer sur leurs missions spécifiques, la prédication et l'administration des sacrements, mais aussi sur la conduite et l'accompagnement spirituels⁴. La crise que vit l'EERV est une crise spirituelle. La société n'attend pas que l'EERV définisse une « posture » ou des modes de communication ou de manifestations, mais une foi, une conviction, une mission justifiant son rôle et sa raison d'être.

En faisant confiance aux laïcs (fidèles ou distancés), l'Église réformée, tout en retrouvant ses racines, trouvera un langage accessible à nos contemporains. Dans une société imprégnée d'individualisme libertaire, nous voulons tous développer un chemin spirituel personnel, nous intéresser à la foi par nous-mêmes. En renouant un dialogue vrai, sincère et humble, en

entrant en relation avec nos contemporains, l'Église passera d'une attitude de « faire pour » à « faire avec »⁵.

Il est évident que la société a beaucoup changé au cours des toutes dernières années et que l'Église doit s'y adapter, non pour épouser les modes sociaux mais pour que son témoignage de la Parole de vie soit vivant et vivifiant aujourd'hui⁶.

La réponse à l'évolution sociale ne doit pas être un renforcement du centralisme (inflation des postes centraux et de coordination, des directives et autres messages « non contraignants », des études et programmes, des contrôles incessants et pointilleux). L'EERV doit au contraire alléger ses structures institutionnelles⁷ avec l'objectif de diminuer les forces vives de ministres et de laïcs dépeçées pour faire « tourner la machine » et les réorienter vers des activités au contact avec la population.

Cela signifie renforcer l'échelon local existant et fonctionnel, bien réparti sur l'ensemble du territoire et en contact étroit avec le peuple vaudois : les paroisses.

Ces dernières devront en revanche répondre aux questions que la diminution des forces ministérielles et l'évolution de la société leur posent. Elles aussi devront alléger leurs structures et leurs modes de fonctionnement, s'attacher de nouvelles personnes, écouter les attentes de leurs interlocuteurs, fidèles ou plus éloignés. Elles devront accepter certes de renoncer à certaines activités qui dépérissent, mais pour s'engager dans de nouvelles actions, en s'inspirant de ce qui fonctionne ailleurs⁸. Le gouvernement de l'Église laissera à chaque paroisse l'autonomie, y compris financière⁹, pour tester de nouvelles formes d'ac-

tions et de célébrations, de nouvelles formes de présence locale, pourquoi pas aussi sous le contrôle exclusif de laïcs (cas échéant indemnisés). Il pourra soutenir ces actions par des formations, du matériel (par exemple un livret de liturgie simple et belle) et des conseils; voire même encourager certaines initiatives remarquables par des moyens supplémentaires.

Ce renforcement des paroisses ne pourra se faire sans concéder une diminution des ministères spécialisés. Les paroisses assumeront ainsi, y compris avec des laïcs et en réseau, les aumôneries de proximité (EMS, hôpitaux régionaux et cliniques, gymnases, écoles, institutions spécialisées, centres de requérants). D'autres ministères spécialisés doivent rester autonomes, à commencer par les aumôneries de l'Université, du CHUV et des prisons. Les régions, débarrassées de la suspicion de prétendre être la paroisse de demain, pourront jouer le rôle de coordination et d'échange entre ces dernières.

Y aura-t-il des laïcs, en particulier bénévoles, pour prendre les places qu'on leur propose? Ma modeste expérience montre que lorsque l'on propose à des personnes, même distancées de l'Église, un engagement, peu formel et dynamique, clairement circonscrit (pas un conseil de paroisse pour cinq ans au moins), répondant à un de leurs besoins pratiques (par exemple en lien avec les enfants) ou questionnements spirituels, il n'est certes pas facile, mais possible, de trouver des intéressés qui peuvent devenir des moteurs et des recruteurs.

Donner une nouvelle place aux laïcs, recentrer les pasteurs et les diacres sur leurs missions premières, recèle des perspectives de développe-

ment prometteuses. Ces évolutions ne demandent pas de détruire ce qui existe avant de bâtir des lendemains qui chantent. Elles permettent de s'appuyer sur une ecclésiologie solide et éprouvée, de retrouver un équilibre presbytéro-synodal, tout en répondant aux attentes de nos contemporains, pratiquants ou non.

Olivier Klunge

¹ *La Fracture religieuse vaudoise*, 2016.

² Le *Message du Conseil synodal à propos des cultes dominicaux* du 4 avril 2017 ou la réponse à la question du Pasteur Laurent Lasserre au synode du 10 décembre 2016 (point 14.1.1) sont des exemples caricaturaux de ce travers.

³ En Pays de Vaud, l'Église catholique romaine, sans doute par nécessité, repose beaucoup plus fortement sur l'engagement des laïcs que l'EERV.

⁴ Cf. P. Glardon/E. Fuchs, *Turbulences*, 2011, p. ex : pp. 291 ss.

⁵ V. Rochat, *Le Temps presse!*, 2012, p. 69.

⁶ Alors que nous célébrons le 500^e de la Réforme, on ne peut oublier que ce n'est pas la première fois que la société change et que l'Église s'adapte à cette évolution, en conservant (ou retrouvant) la fidélité à sa Source.

⁷ Cf. *Turbulences*, p. 168.

⁸ Mme Martina Schmidt, pasteur à Montreux, donne quelques exemples intéressants dans son article *Sur le terrain, des bénévoles se mobilisent, 24 heures* du 17 mai 2017.

⁹ Il est décourageant pour les paroisses comme pour les personnes engagées de voir partir pour les services centraux environ 60% en moyenne (jusqu'à 90% dans une paroisse) des dons octroyés à la paroisse.

Polony.tv, une réconciliation avec le monde des médias

Natacha Polony est une journaliste française de quarante-deux ans. Elle a commencé une carrière dans l'enseignement au tournant des années 2000, mais a rapidement démissionné en raison de son désaccord avec les réformes modernes. Ces dernières, selon elle, transforment l'enseignement du français en exercice technique et détruisent le plaisir de lire au profit d'un discours pseudo-scientifique. Affectée à un lycée d'une zone difficile, elle plaide pour la transmission de la culture classique aux classes populaires : « J'ai commis l'erreur qui consiste à croire que l'on peut racoler les élèves en collant à leur identité. Au contraire, nous devons leur donner accès à ce qu'ils ne connaissent pas. »¹ En 2002, Natacha Polony a été candidate à des élections législatives, à Paris, sur une liste du Pôle républicain de Jean-Pierre Chevènement. Devenue journaliste, elle a collaboré notamment à *Marianne* et au *Figaro*, puis à diverses émissions de télévision.

A propos de ses convictions politiques, l'encyclopédie Wikipedia écrit ceci : « Se reconnaissant dans la mouvance du gaullisme et dans des idées souverainistes, elle se déclare plutôt antilibérale et favorable à la décroissance et dit se situer entre Jean-Luc Mélen-

chon et Nicolas Dupont-Aignan. Elle se reconnaît également comme « réactionnaire », mais « absolument pas dans le clivage gauche-droite »².

Ces positions originales ont amené Natacha Polony à tracer progressivement sa propre voie. En 2015, elle crée le « Comité Orwell, collectif de journalistes pour la défense de la souveraineté populaire et des idées alternatives dans les médias; ni police de la pensée, ni minute de la haine ». L'ambition de ce groupe de personnes est de « faire entendre une voix différente dans un paysage médiatique trop uniforme »³. En mars 2017, le « Comité Orwell » lance une chaîne de télévision sur internet, *Orwell-TV*. Mais cette initiative irrite quelques âmes bien pensantes, qui s'empressent d'alerter les détenteurs des droits de l'écrivain Georges Orwell pour faire interdire l'utilisation de son nom. Qu'à cela ne tienne : la chaîne est aussitôt rebaptisée *Polony.tv*.

*Polony.tv*⁴ diffuse à un rythme soutenu de courtes vidéos (5 à 6 minutes en moyenne) de commentaires et de réflexions sur l'actualité, d'autres, plus longues, d'entretiens avec des personnalités, ainsi que quelques articles. Le début de chaque contenu est librement accessible, l'accès complet requiert un

abonnement (5 € par mois, ou 50 € par année).

Au milieu de l'affligeant marécage médiatique de béatitude idéologique, de militantisme inculte et hargneux, de misère intellectuelle et de mauvaise foi partisane, de superficialité manipulatoire et abrutissante, de fausses nouvelles et de fausses fausses nouvelles, de faux dénonciateurs de fausses nouvelles et de faux dénonciateurs de faux dénonciateurs de fausses nouvelles, la petite équipe réunie autour de Natacha Polony propose des réflexions calmes et originales, dépassionnées, prenant régulièrement le contre-pied de la pensée dominante sans pour autant tomber dans un réflexe d'opposition. On y trouve, comme fil conducteur, une forme de souverainisme de gauche, sans excès, économiquement plutôt social, politiquement plutôt national, philosophiquement plutôt conservateur, nostalgique d'un monde intelligent et raisonnable dont on ne sait s'il a existé autrefois ou s'il n'est qu'une forme permanente de résistance souterraine présente dans chaque société.

Si le fond, même très axé sur la politique française, est intellectuellement stimulant, la forme aussi est agréable. Les quelques journalistes qui parti-

cipent à cette entreprise s'expriment sans pathos et sans affectation, en des termes parfois percutants mais toujours précis et réfléchis, sur un ton presque éducatif (peut-être dû au premier métier de Mme Polony).

Suivre cette nouvelle « web-TV » permet de se réconcilier avec le monde des médias et de se convaincre que tout n'y est pas pourri.

P.-G. Bieri

¹ www.vousnousils.fr/2007/07/06/natacha-polony-ses-mesures-pour-sauver-le-cole-237839

² fr.wikipedia.org/wiki/Natacha_Polony

³ www.comiteorwell.net

⁴ www.polony.tv

La Nation

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Il faut sauver La Mulette

C. F. Ramuz n'est pas un écrivain local. Son œuvre, au fur et à mesure de sa publication, a fait de lui l'un des écrivains francophones majeurs du XX^e siècle. Les deux tomes de ses romans à La Pléiade sont sortis de presse en septembre 2005; les 10'000 exemplaires de cette édition étaient épuisés en janvier 2006! Un deuxième tirage a eu lieu immédiatement. On ne compte plus les langues dans lesquelles ses romans sont traduits. Ses œuvres continuent à être lues, étudiées, mises en scène.

Marianne Olivieri-Ramuz a pieusement maintenu, durant sa longue vie (1913-2012), la mémoire et la maison de son père: le bureau de l'écrivain est resté dans l'état où il l'a laissé, et les chambres du premier étage ont gardé, avec leur mobilier et leurs tableaux, l'aspect qu'elles avaient durant la vie de Ramuz. Les réfections de ces pièces ont scrupuleusement été faites «à l'identique». D'autres parties de la maison, il est vrai, ont été modernisées: il s'agit de la cuisine et de la salle de bain, ainsi que de l'appartement du rez-de-chaussée, côté est. Mais il existe à ce jour une situation rare: septante ans après le mort de Ramuz, son bureau et les pièces dans lesquelles il vivait sont conservées en l'état. Ces espaces ne touchent pas que l'écrivain: il y a reçu de nombreuses personnalités. Mentionnons ses amis romands, Cingria, Budry, Auberjonois, Mermod, Elie Gagnebin, mais aussi les «grands», Cocteau, Claudel, Gide, Paul Valéry, Stravinsky, Mar-

kevitch... Toute une atmosphère de vie, de souvenirs, d'amitiés, d'admiration réciproques hantent ces quelques pièces.

Peuvent en témoigner les quelque huit cents photographies que le Dr Pellet, médecin de Marianne Olivieri et ami de la famille, a fait prendre de cette maison. Dans son ouvrage de souvenirs, publié en 2015, il écrit: «Nul doute que cette maison doit continuer à vivre [...]. Cette demeure majestueuse offre aussi de multiples possibilités pour en faire un lieu d'esprit. Il y a ses murs au passé si glorieux, il y a le bureau à l'identique de ce qu'il était jadis. [...] Et puis il y a les lieux si souvent décrits, la vue abondamment commentée, bref mille choses qui parlent au cœur et à l'esprit.» Et Michel Audétat, dans *Le Matin-Dimanche* du 16 avril, cite plusieurs passages des écrits de Ramuz où il évoque son lieu de vie, plein d'émerveillement et de reconnaissance. L'œuvre est intimement liée à La Mulette.

Si nous évoquons cette maison et les souvenirs qu'elle fait surgir, c'est qu'une grave menace plane sur ce patrimoine unique et, il faut le dire, exceptionnel et irremplaçable. L'arrière-petite-fille de l'écrivain, Mme Laure Brossard-Olivieri, seule héritière d'une succession non encore liquidée, a prévu pour cette propriété une transformation lourde, avec l'accord de la commune de Pully. Nous ignorons le détail de ce projet, mais on est en droit de craindre le pire.

Il faut rappeler encore que si Ramuz a pu, en 1930, acquérir La Mulette, c'est

grâce à un concours de bonnes volontés: le Prix Romand a été constitué pour cet achat, et financé par de très nombreux amis et lecteurs de l'écrivain, et notamment par les dons substantiels d'Henry-Louis Mermod, Werner Reinhart et Marc Chavannes. Elie Gagnebin était l'organisateur de la récolte de fonds, qui fut soutenue par deux conseillers fédéraux, Giuseppe Motta et Marcel Pilet-Golaz. Le Conseil d'Etat de l'époque a également participé à cet élan de générosité. Cette maison est donc un peu la propriété de tous ces donateurs. Elle fait en tout cas partie du patrimoine du Canton, de par la charge émotionnelle qu'elle porte dans ses murs.

«Il faut sauver La Mulette»: quelles parties? pour quoi? comment?

Un Comité de sauvegarde de la Maison de Ramuz existe depuis quelques mois. Ses propositions, qui rencontrent notre plein accord, sont claires. Nous les résumons brièvement: le bureau et les trois pièces de l'étage, reliés par un escalier, font un tout et représentent le cadre de vie de l'écrivain. Ces parties doivent rester accessibles au public. Lequel? Le Dr Pellet, vigilant gardien des lieux, a conduit depuis 2012 «plus de quatre cents visites privées, destinées à des admirateurs du monde entier»: cela correspond à deux visites par semaine en moyenne, avec chaque fois une dizaine de visiteurs. Cet ensemble ne doit donc pas devenir un «musée», avec toutes les contraintes liées à des visites nombreuses et constantes. Le reste de la maison: l'appartement du rez, le garage (ancien pressoir) et les combles peuvent être aménagés pour la location. Le jar-

din pourrait devenir un espace vert public.

Le «comment» pose d'autres difficultés, liées à des blocages divers. Les époux Brossard se sont fait éconduire par les deux services de l'Etat de Vaud chargés de ces questions, les Monuments historiques et les Affaires culturelles, qui dépendent hélas! de deux départements différents. Il faut revenir à la charge: il y aura peut-être un peu plus de compréhension maintenant. D'autre part, il existe une Fondation C. F. Ramuz, créée en 1950, dont les statuts prévoient expressément comme l'une de ses raisons d'être (art. 2, al. 1 c) de veiller «avec la Municipalité de Pully et l'Association des Musées de Pully à la sauvegarde, dans son état actuel, de la maison de C. F. Ramuz («La Mulette»)». Le professeur Daniel Maggetti, estimant que le Conseil de la fondation ne se donnait pas les moyens de remplir cet objectif prioritaire, a démissionné de la présidence de cette institution. Celle-ci doit urgemment intervenir pour remplir l'un de ses buts principaux. La Municipalité de Pully devrait obtenir un appui de l'Etat pour sauvegarder les pièces de La Mulette qui le méritent. Le bureau seul (38 m²), sans l'appartement, serait totalement hors contexte et impossible à visiter. Ironisons: pourquoi ne pas le déménager à Rumine?! (Des amis, pour assurer un revenu modeste mais fixe à l'écrivain, avaient obtenu qu'il y donne un cours sur le roman français: il refusa de parler dans une bâtisse aussi affreuse!)

La Municipalité de Pully devrait faire l'effort de réunir les personnes directement concernées par la sauvegarde de ce patrimoine unique, dans le respect de la volonté qui était celle de Marianne Olivieri, et qui reste celle du Dr Pellet, de tous les admirateurs de l'écrivain et des défenseurs du patrimoine.

Yves Gerhard

Notes de musique

Notre vie musicale est plus riche que jamais. Les deux orchestres «historiques», OSR et OCL, sous la conduite de leurs nouveaux chefs, proposent des programmes intéressants. L'OCL, qui fêtera ses 75 ans, présente un programme ultra-varié, novateur, combiné en partie avec d'autres institutions (la Cinémathèque, les Docks,...) et même parfois «déjanté»; et il se produira en tournée d'anniversaire au Théâtre des Champs-Élysées, au Konzerthaus de Vienne, au Concertgebouw d'Amsterdam et à la Philharmonie de Berlin: rien de moins!

* * *

Les Amis de l'OCL, après leur assemblée générale, ont bénéficié d'un intermède musical présenté par la harpiste Tjasha Gafner, qui a 17 ans et une virtuosité incroyable. Nous l'avions déjà entendue dans le salon d'un ami il y a deux ans, et elle nous avait épatés. Depuis lors, elle a accumulé les premiers prix aux concours Godefroid en Belgique, Suoni d'Arpa à Milan, Martine Géliot à Fontainebleau. Elle témoigne non seulement d'une technique éblouissante, mais aussi d'une musicalité sans apprêt et d'une parfaite justesse. Une grande artiste!

* * *

Les sociétés chorales du Canton rivalisent d'ardeur et de talent pour nous offrir de beaux concerts. Car à part Pro Arte et l'Ensemble vocal de Lausanne, dont on ne fait plus l'éloge, une douzaine au moins de chœurs d'amateurs se hissent à un bon niveau de qualité. Leurs programmes sont souvent originaux. A titre d'exemple, nous avons entendu récemment, les deux fois sous la direction sobre et forte de Christophe Gesseney, le

Choeur Vivace de Lausanne chanter le motet *Dominus regnavit* de Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville (1734) qui vaut d'être sorti de l'oubli; et l'Ensemble Choral de La Côte exécuter une *Messe brève* de Louis Niedermeyer, né à Nyon en 1802; l'œuvre ne nous a pas semblé impérissable, mais il est intéressant de mieux connaître ce musicien qui a fait carrière à Paris à la tête d'une école de musique réputée.

* * *

Le Week-end musical de Pully, créé par le professeur de piano et excellent accompagnateur (il a l'étoffe d'un Deutsch!) Guillaume Hersperger, se tourne particulièrement vers la relève musicale, en offrant aux jeunes virtuoses un tremplin vers leurs succès futurs et une «masterclass» (cette année avec Christian Favre). Les organisateurs ont eu la jolie idée de présenter dix familles de musiciens, les Macherel, les Jaermann, les Marchand, et d'autres, où les talents familiaux, parfois professionnels, confirmés ou en devenir, parfois amateurs, s'associent en de plaisants programmes. Et puis la famille Stuller, en quatuor, nous émerveille avec l'œuvre de Debussy et l'«Américain» de Dvořák...

* * *

A l'opéra, la jeunesse n'est pas oubliée non plus: une création pour les enfants, *Les Zoocrates*, dont le livret n'est pas vraiment génial, nous a permis de découvrir en revanche l'excellente partition de Thierry Besançon, alerte, transparente, spirituelle, un peu dans le genre du Prokofiev le plus vif. Un jeune compositeur vaudois dont on suivra le parcours avec intérêt!

J.-F. Cavin



Dans la soupe...

Maintenant que les élections se sont terminées, aussi mal en France que dans le Canton, nous allons enfin pouvoir recommencer à parler des véritables problèmes qui menacent l'avenir de l'humanité et l'écosystème de la planète. Commençons par le plus urgent: l'invasion des anglicismes dans notre environnement quotidien.

LE COIN DU RONCHON

Certains paraissent pourtant tolérables dans la mesure où ils s'adaptent joliment à une prononciation francophone: *e-mail*, *event*, *challenge*, *vintage*, sans oublier le fier *enjoy* – qui fait très «vieille France». Quant au fameux *sale*, qui ridiculise les marchands de fripes qui l'emploient, il a déjà tellement été raillé qu'il en a presque acquis une forme d'insignifiance.

Mais il y en a un qui commence à nous hyper-méga-agacer: le verbe *se crasher* dont la presse use et abuse avec une sinistre délectation. D'aucuns pourraient renoncer à le condamner puisque le dictionnaire Larousse a la faiblesse de

lui accorder une tolérance de mauvais aloi, le considérant comme acceptable pour parler d'un avion qui s'écrase au sol, ou à la rigueur d'un autre véhicule subissant un choc similaire. Mais on trouve désormais aussi des ordinateurs qui *se crashent*, ou même des politiciens. On voit en outre se répandre un usage transitif et non réfléchi (c'est le cas de le dire) où des pilotes *crashent* leur appareil – parfois en même temps que leurs poumons. Il arrive d'ailleurs que certains rédacteurs peu familiarisés avec la langue de Shakespeare écrivent «cracher» ou «se cracher», ajoutant le dégoûtant à l'inélégant. Dans le domaine de l'automobile, en tous cas, on devrait éviter la confusion entre un *crash-test*, qui a trait à la solidité du véhicule, et un *crache-test*, qui concerne plutôt sa propreté. (A quand des essuie-glace intérieurs?)

Pour être exhaustif, on signalera que quelques esprits particulièrement multiculturels et plurilinguistiques réussissent à superposer cet anglicisme à un germanisme, en remplaçant la sombre perspective d'un *krach* par celle d'un *crash boursier*.

A ce rythme-là, la langue française va finir par *s'écraser* dans la soupe de l'inculture.